

Remise du prix de thèse de l'Institut du genre 2018

Emmanuel Beaubatie – « Transfuges de sexe. Genre, santé et sexualité dans les parcours d'hommes et de femmes trans' en France », thèse de sociologie, EHESS, 2017, sous la direction de Michel Bozon

Merci de me faire l'honneur de me remettre ce prix de thèse de l'Institut du genre. Je veux remercier tout particulièrement Michel Bozon, qui a cru dans ce sujet et a dirigé cette thèse avec une grande générosité. Cette recherche s'intitule « Transfuges de sexe ». Elle interroge les façons dont le genre modèle à la fois le traitement scientifique, les biographies et les subjectivités des individus, et elle le fait à partir d'une expérience singulière : le changement de sexe.

J'ai commencé par réaliser un mémoire de Master 2 sur les hommes trans', les trans' female-to-male (FtMs) à l'Institut d'études politiques de Paris. Ce qui m'intéressait à ce moment-là était surtout d'évaluer dans quelle mesure les trans' entretiennent un rapport subversif aux normes de genre. En réalité, c'est ce que la plupart des travaux de sciences sociales sur les trans' étudient : leur rapport aux normes de genre.

Les travaux classiques, comme le cas Agnès, étudient les trans' pour ce qu'ils illustrent des normes de genre. Les travaux plus contemporains, eux, sont marqués par le développement des études queer, et ils se penchent plutôt sur ce que les parcours trans' disent de la subversion de ces normes. Pour ma part, je m'inscrivais dans cette seconde tendance, en espérant démontrer que les trans' FtMs sont des hommes particulièrement subversifs. Je me rendrai compte plus tard que ce n'est pas faux, mais que les choses sont un peu plus complexes.

À l'époque, je me suis donc appuyé sur les études queer, que j'avais étudiées au Royaume-Uni, puis à Sciences Po et qui étaient assez structurantes de mon propre environnement. Cette approche s'est un peu transformée par la suite, puisque je me suis rapproché d'une perspective plus matérialiste, et c'est ce changement-là qui a été déterminant.

En thèse, j'ai rejoint l'EHESS et l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux. Ma recherche a été financée par l'Agence nationale de recherche sur le sida et les hépatites virales, la population trans' étant largement touchée par l'épidémie du sida. J'ai également été accueilli dans l'équipe « Genre, santé sexuelle et reproductive » de l'INSERM puis j'ai passé un an dans l'unité « Genre, démographie et société » de l'Institut national d'études démographiques.

Mon intégration dans ces différentes équipes, mon encadrement par Michel Bozon, et la lecture des féministes matérialistes, m'ont amené à me repositionner dans le champ des études sur les trans'. J'ai réalisé que mon travail de mémoire présentait un écueil très répandu : le fait de n'aborder les parcours trans' que sous l'angle du rapport subjectif aux normes de genre.

Les recherches sur les trans' parlent presque toutes de genre, mais elles l'envisagent rarement en tant que rapport social qui produit, différencie et hiérarchise matériellement les catégories de sexe. Les études sur les trans' se sont beaucoup développées au cours des dernières décennies, mais d'après moi, il se rejoue avec elles un phénomène que l'on connaît bien à propos de certaines études sur les femmes, c'est-à-dire que les trans' y sont présentés comme un groupe socialement homogène.

Les travaux empiriques sur les trans' évoquent rarement la diversité sociale de cette population. Et notamment, elles ne mentionnent presque jamais les différences qui existent entre les FtMs et les MtFs, alors même que la plupart de ces travaux s'inscrivent dans le champ des études de genre. Pourtant – et c'est ce que j'ai tenté de démontrer – transitionner pour devenir un homme et changer de sexe pour devenir une femme ne sont pas des processus équivalents. Une transition prend place dans un parcours de vie qui est toujours déjà genré. Autrement dit, le genre précède le changement de sexe.

Dans cette thèse, j'ai donc considéré les trans' comme des transfuges. Je suis parti du principe que le changement de sexe constitue une forme de mobilité sociale, une mobilité sociale de sexe, un passage d'une catégorie de sexe à l'autre. La transition est très rarement envisagée comme telle et pourtant, le fait de vivre une ascension ou un déclassement de sexe façonne le rapport subjectif aux normes du sexe d'arrivée, l'objet qui est, comme je l'ai dit, amplement étudié à propos des trans'.

Pour pouvoir penser les processus subjectifs qui forgent le rapport aux normes, j'ai donc pensé qu'il était nécessaire d'en passer par l'étude des trajectoires sociales des trans', trajectoires qui elles-mêmes s'inscrivent dans l'histoire d'une fabrique scientifique qu'il était aussi important d'étudier car elle est à l'origine d'un traitement différentiel des hommes trans' et des femmes trans'.

Pour traiter ces différents axes, j'ai fait le pari de l'articulation de différentes méthodes. La thèse s'ouvre d'abord sur un peu de sociohistoire, qui permet de retracer la construction scientifique du changement de sexe. Ensuite, l'enquête se fonde sur des méthodes mixtes. D'une part, une enquête par entretiens biographiques. D'autre part, des analyses secondaires d'une enquête par questionnaire, l'enquête « Trans et santé sexuelle » de l'INSERM (2010). Cette articulation de méthodes qualitatives et quantitatives a permis d'objectiver les pratiques des trans' de différentes manières, et tout en restant au plus près de leur vécu.

Accéder à ce vécu n'a pas été simple, parce que les trans' sont difficiles à joindre. Ils sont particulièrement méfiants vis-à-vis des chercheur-euses et j'ai interprété cette méfiance comme étant liée à leur psychiatrisation. Pour pouvoir accéder aux hormones et aux chirurgies, les trans' doivent en passer par une évaluation psychiatrique, qui est sujet à controverse : depuis les années 1990 et avec le développement des études et mouvements queer, beaucoup d'associations trans' dénoncent notamment les stéréotypes de genre imposés par ce protocole. Et cette contrainte a amené les trans' à développer une certaine défiance à l'égard des experts professionnels, psychiatres ou sociologues. Mais cette défiance a finalement contribué à certaines analyses.

Le premier objectif de la thèse était justement de démêler ces controverses. Il s'agissait d'essayer de s'en extraire, parce qu'elles peuvent donner l'impression que les médecins et les trans' forment deux blocs radicalement opposés et homogènes, l'un étant normatif et l'autre subversif. J'ai cherché à nuancer cette dichotomie, d'une part en remontant aux origines de la catégorie médicale de « transsexualisme », qui a en fait été co-construite avec les trans' eux-mêmes, et d'autre part, en faisant une analyse des ambivalences des textes queer qui ont inspiré les mouvements trans' contemporains. Ces analyses ont permis de démontrer que les médecins et les trans' forment en réalité deux ensembles interdépendants.

Après avoir nuancé leur opposition, la thèse propose une relecture de ces deux approches scientifiques dans une perspective de genre. Les recherches médicales s'intéressent aux MtFs plus qu'aux FtMs. Les femmes trans' sont plus présentes dans la littérature médicale, académique et dans les représentations sociales. J'ai essayé de réfuter l'hypothèse courante selon laquelle elles seraient plus nombreuses que les FtMs et, dans une perspective de critique féministe des sciences, je lui ai préféré l'hypothèse de l'androcentrisme scientifique. La médecine s'intéresse plus aux MtFs parce que de manière générale, elle se focalise plus sur les corps des femmes comme sur des corps imparfaits qu'elle tenterait de parachever. Dans les études queers, c'est l'inverse, les FtMs sont plus visibles que les MtFs, et cet intérêt pour les hommes trans' témoigne d'un souci de s'assurer qu'ils ne deviennent pas des complices de la domination. Mais ce déséquilibre inversé peut relayer une autre forme d'androcentrisme, dans le sens où ces études queer en viennent à célébrer la subversion des hommes et à invisibiliser les femmes.

La thèse propose donc une sociologie critique de ces discours scientifiques sur les trans', mais elle se concentre avant tout sur les trans' eux-mêmes et notamment sur leurs trajectoires sociales. Un résultat important est que les FtMs et les MtFs n'ont pas les mêmes temporalités biographiques. La moitié des MtFs transitionnent sur le tard parce qu'elles ont une vie familiale en tant qu'hommes avant la transition. Mais l'autre moitié des MtFs transitionne plus jeune, sans avoir connu une telle vie familiale. Quant aux FtMs, ils n'ont presque jamais connu de vie familiale en tant que femme et ils transitionnent beaucoup plus jeunes que le groupe des MtFs. Pour deux profils MtFs, il n'y a donc qu'un seul profil FtM, ce que j'ai interprété comme étant lié à la socialisation différentielle et à la tolérance asymétrique de la transgression de genre. La masculinisation d'une femme peut être tolérée jusqu'à un certain point alors que la féminisation d'un homme constitue un déclassement inacceptable qui fait l'objet de sanctions sociales immédiates.

La moitié des futures femmes trans' tentent donc, dans un premier temps, de renoncer à la transition ; elles rentrent dans le rang, deviennent des hommes hétérosexuels, font famille ; puis elles transitionnent à un âge avancé. L'autre moitié en passe brièvement par l'homosexualité masculine avant de décider de transitionner relativement jeunes, mais au risque de l'isolement et de la précarité. Les FtMs eux, se masculinisent tous

jeunes et plus progressivement que les MtFs, au cours d'une trajectoire lesbienne, et tout au long de ce processus, ils sont moins inquiétés que les jeunes femmes trans'.

Ces trajectoires sexuelles m'ont particulièrement intéressé parce qu'elles en disent beaucoup sur l'articulation du genre et de la sexualité. Pour les futures MtFs, l'hétérosexualité comme l'homosexualité masculines ont pour fonction – avant la transition - d'essayer de maintenir les apparences, même si l'hétérosexualité inscrit plus durablement dans la masculinité. Pour les futurs FtMs à l'inverse, le lesbianisme constitue déjà une manière de s'extraire du sexe d'origine en se soustrayant à l'appropriation privée par un homme dans le cadre conjugal. Au final, seules les femmes hétérosexuelles n'envisagent jamais de changer de sexe : les femmes qui refusent le sexe qui leur a été assigné n'entrent pas dans la conjugalité hétérosexuelle, alors que les hommes peuvent s'y résigner.

Les trajectoires socio-sexuelles des FtMs semblent donc plus linéaires que celles des MtFs, mais en revanche, les FtMs composent plus difficilement avec leur mobilité de sexe d'un point de vue subjectif. L'ascension sociale des FtMs suscite chez eux une tension entre la mémoire de leur groupe d'origine et les normes de leur sexe d'arrivée, tension qui n'a pas d'équivalent chez les MtFs qui elles, vivent un déclassement de sexe. De ce fait, selon le sens de la mobilité sociale, l'expérience de transfuge produit des rapports différents aux normes du sexe d'arrivée. La mobilité ascendante favorise davantage la transgression de ces normes, et la critique des protocoles médicaux qui peuvent les véhiculer, tandis que les personnes en déclassement s'en accommodent plus volontiers. La relation entretenue aux normes est donc située du point de vue du genre, mais elle l'est aussi du point de vue de la classe : ce sont les plus diplômé.e.s (et souvent les plus jeunes) qui les défient le plus.

Enfin, le rapport des trans' aux normes de genre ne peut être réduit à une opposition entre reproduction et transgression de ces normes, comme c'est souvent le cas dans les recherches sur le sujet. Non pas deux mais trois grandes logiques s'entremêlent au sein de chaque parcours individuel : la conformité, l'engagement, mais également la stratégie. Dans des contextes spécifiques, face aux médecins ou aux juges notamment, certaines personnes, souvent les plus précaires, peuvent jouer la conformité pour obtenir des soins ou des verdicts. Au final, le rapport aux normes est, d'une part, situé socialement et, d'autre part, il ne se limite pas à un respect strict ou à une subversion radicale.

Quelques mots pour conclure. Avec la visibilité croissante des trans' dans le contexte contemporain, on assiste à l'émergence d'un discours sur la fluidité du genre, voire sur une révolution du genre qui serait en cours et permettrait de circuler de plus en plus librement entre les sexes. Pourtant, d'après les résultats de cette recherche, des passages de frontières entre les sexes sont certes possibles, mais ils ne permettent pas d'échapper au genre. Non seulement les territoires du sexe demeurent fortement différenciés, mais les rapports sociaux de sexe modèlent l'expérience même de ces passages de frontière.

En raisonnant en termes de passage de frontières sociales, j'ai fait l'analogie entre mobilité de sexe et mobilité de classe, mais cette analogie n'exclut pas l'étude de l'articulation de ces deux rapports sociaux, qui est transversale dans la thèse. Par ailleurs, une autre analogie est faite à la marge : celle du *passing*. Le *passing* désigne le fait, pour une personne racisée, de *passer pour* blanche, et on l'emploie aussi pour désigner le fait, pour une personne trans', de *passer pour* non-trans'. J'ai peu relativement traité cette question dans la thèse, mais grâce à un dossier thématique sur le *passing*, j'ai eu la chance d'y revenir cette année et de me pencher sur l'articulation des rapports de sexe et de race dans l'expérience des passages de frontières du sexe. En définitive, les parcours trans' en disent beaucoup sur le genre et la sexualité, mais également sur leur intrication avec d'autres rapports sociaux.